



**Odile Moreau.- *La Turquie dans la Grande Guerre. De l'Empire Ottoman à la République de Turquie.* Collection Les Nations dans la Grande Guerre (Paris: Soteca/Belin 2016), 250p.**

Un bon livre d'histoire est un livre qui apporte des connaissances. En remplissant les lacunes, il permet de comprendre et de se poser des questions. Qu'apprend-on dans le livre d'Odile Moreau? On voit se dérouler les dernières années du long processus qui a mené du *Califat* Ottoman, hérité du *Califat* arabo-musulman médiéval, à la République turque laïque, démocratique et en voie d'industrialisation. Cette transition a subi une violente accélération du fait que le pays est entré en guerre depuis 1911 pour n'en sortir qu'en 1923. Odile Moreau en retrace les étapes et en décrit les péripéties. S'appuyant sur des archives turques et européennes et sur une bibliographie des plus étendues, elle offre au lecteur une synthèse substantielle d'une décennie allongée qui a changé le cours de l'histoire au Moyen-Orient.

Elle commence par rappeler qu'à l'aube de la Première Guerre mondiale, le *Califat* Ottoman est, depuis longtemps déjà, en lutte pour sa survie. Les puissances européennes, Russie, Angleterre et France, n'ont cessé de le dépouiller de ses possessions, chaque fois qu'elles le purent depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle. La dernière agression a été sanctionnée par le traité de Berlin en 1878. La Roumanie, la Serbie et le Monténégro obtinrent leur indépendance. Des provinces du côté du Caucase furent annexées à la Russie. L'Angleterre s'empara de l'île de Chypre. La France s'apprêtait à occuper la Tunisie. Ce fut un traumatisme avec de graves répercussions. Le Sultan-Calife, Abdelhamid II, proclamé en 1876, pour instituer une monarchie constitutionnelle, crut pouvoir conjurer tous les dangers en se repliant sur les héritages fondamentaux. Dans son esprit, ce n'était pas la Turquie qui était en danger mais la *umma* musulmane toute entière dont il était le chef par la grâce de Dieu. Trente années furent gagnées où le *Califat* tenta de rester fidèle à lui-même. Mais la société et le pays étaient en pleine turbulence. L'armée, en particulier, subissait toutes sortes de réformes. Elle finit par devenir plus qu'un instrument de défense de la souveraineté mais son rouage principal. Des officiers, appuyés par une avant-garde de libéraux réunis dans le Comité Union et Progrès, pour qui,

il suffisait pour conjurer tous les maux, de se mettre à l'école de l'Europe, entrèrent en révolution en 1908-1909. Ils mirent le Sultan Abdelhamid à l'écart, rétablirent la constitution de 1876 et ouvrirent, sans le vouloir, la boîte de Pandore. Déstabilisé politiquement, le pays entra en guerre dès 1911. Ce fut d'abord contre les Italiens pour défendre la Libye. Puis, en 1911-12, de nouvelles guerres balkaniques réduisirent le territoire ottoman, dans cette péninsule, à une manière de peau de chagrin. L'armée se devait d'assumer toutes les responsabilités. En 1914, elle ne pouvait éviter de prendre parti pour les puissances de l'Axe. De l'Allemagne, en effet, dépendait, depuis des décennies, sa formation militaire et son armement. Des officiers allemands, comme Colmar von der Goltz ou Liman von Sanders, avaient servi ou servaient comme officiers ottomans.

Cette armée entra dans la guerre avec quelques points forts et de nombreuses déficiences. Odile Moreau les passe en revue tout au long de son livre. Au registre des points forts, comme l'allongement de la conscription, la discipline à la manière allemande, le paysan anatolien dont la culture bédouine faisait un soldat d'instinct, le sentiment national et le patriotisme exacerbé des officiers, avec leurs trois guides, Enver, Talaat et Djamel, tous Pachas, s'ajoute la permanence du *Califat* en la personne de Mehmed V Rechad, qui lança, avec le Grand Mufti, l'appel au *jihād* de tous les musulmans contre les Russes, les Anglais et les Français. Cette armée a pu prouver qu'elle voulait et savait se battre. A Gallipoli, elle brisa une tentative de débarquement anglaise. Elle se battit aussi contre les ennemis de l'intérieur par un service secret, le Teshkilat-i Mahsusa, dont les Arméniens, considérés depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle, comme le cheval de Troie des impérialistes, furent les victimes expiatoires.

Au bout de deux ans, cependant, les déficiences prirent le dessus. Odile Moreau en a relevé tous les aspects. Les réformes successives ont transformé l'armée en un corps d'élite. Entre les officiers urbanisés, issus des écoles modernes, et les soldats analphabètes des campagnes, le fossé ne cessa de s'élargir. Ce fossé symbolisait celui, plus grand encore, qui séparait la société musulmane traditionnelle, majoritaire mais en voie d'être dépassée, de l'élite libérale et progressiste portée par la guerre vers le monde nouveau. Le pays n'était pas capable de fabriquer ses propres armes. Ses moyens de communication étaient des plus rudimentaires. Son appareil sanitaire était dans l'incapacité de répondre aux besoins. Ni l'hygiène ni la nourriture n'étaient en mesure de prévenir les saignées provoquées par la maladie, la sous-alimentation et les épidémies. Le soldat ne pouvait tenter d'y échapper qu'en désertant. Et le soldat-paysan savait

jauger les rapports de force. Dès qu'il sentait qu'il n'avait pas le dessus, il était, instinctivement, porté à rompre. Or, passées les deux premières années du conflit, il devint clair que le *Califat*, en dépit de quelques batailles gagnées, était entrain de perdre sur tous les fronts.

Ces fronts étaient trop vastes et trop dispersés pour les moyens humains et matériels disponibles. L'armée ottomane a dû se battre sur trois continents, en Europe balkanique pour défendre Istamboul et Edirne, sur les piémonts du Caucase contre les Russes et leurs alliés chrétiens de la région, en Mésopotamie et du côté du canal de Suez contre les Anglais et les troupes du Commonwealth. La victoire de Gallipoli a permis de retarder les échéances. Du côté du Caucase, l'armée ne put s'en prendre qu'aux Arméniens. En Iraq, Bassora fut perdue dès 1914. Bagdad tomba au printemps de 1917 en dépit de la victoire de Kut al-Amara. Jérusalem fut enlevée par Allenby, en novembre 1917. Certes, les Russes déposèrent-ils les armes au début de 1918 et restituèrent-ils quelques places. Mais les Anglais, longtemps tenant du statu quo en faveur du *Califat*, se mirent à la curée dès lors que le Calife en appela au *jihād*, signant avec les Français et les Russes, pour le partage, les accords Sykes-Picot-Sassonov. Ils utilisèrent l'arme du nationalisme qui mit le *Califat*, allié de nazaréens contre d'autres nazaréens, en contradiction avec lui-même. Ils réussirent, à force de propagande et de distribution d'argent, à détacher les Arabes d'un régime politique qui crut pouvoir se réformer en se turquisant sans ménagement. La révolte du Chérif de la Mecque Hussein ibn Ali al-Hashémy, pour, soi-disant, rétablir le *Califat* arabe, annonçait, dès 1916, la fin de son successeur ottoman. Le 30 octobre 1918, en effet, les Ottomans déposèrent les armes par le cessez-le feu de Moudros. Les vainqueurs, Anglais, Français, Italiens, Grecs et Bulgares voulurent disposer du pays à leurs convenances par le traité de Sèvres (10 août 1920), accepté par le Calife et les autorités musulmanes qui pensèrent y trouver le moyen de sauver ce qui pouvait encore l'être.

Mal leur en prit. L'armée et les patriotes turcs se révoltèrent contre tant d'humiliations. Ils trouvèrent en Mustafa Kamal, justement surnommé Ataturc, le guide et le chef qui leur permit, par un puissant coup de reins, de créer et de défendre la République turque réduite à l'Anatolie et à la marche balkanique. L'État fut déclaré laïc et le peuple sommé de se débarrasser de tout l'habillage arabe. La Première Guerre mondiale avait accouché d'un monde nouveau. La Russie abandonna le combat pour entrer en révolution. Les Empires, allemand et autrichien, laissèrent la place à des systèmes républicains. La victoire de l'Angleterre et de la

France révéla leurs faiblesses et les confronta à de nouveaux défis. La Turquie en sortit amoindrie mais reconnue, internationalement, par le traité de Lausanne (24 juillet 1924).

Il faut rendre grâce à Odile Moreau qui a fait, de la régénération du grand et énergique peuple turc depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle, sa spécialité. Ce livre, en particulier, montre que si les tranchées de la Marne et de la Somme, au nord et à l'Est de Paris, donnèrent lieu à d'effroyables tueries, ce qui s'est passé à Gallipoli, au Caucase, en Iraq et en Syrie ne fut pas moins décisif pour le destin du monde. L'assassinat de l'Archiduc d'Autriche à Sarajevo a été l'étincelle qui a mis le feu aux poudres. Mais ce feu couvait depuis de longues années. Le général Kitchener a pu dire, en 1912, que la guerre allait éclater en 1914. Les Anglais avaient besoin de stopper le concurrent allemand qui marchait sur leurs intérêts stratégiques, par la construction du Berlin-Byzanz-Bagdad Bahn. Odile Moreau en parle trop rapidement, me semble-t-il, et ne dit mot des enjeux pétroliers déjà fortement prégnants. N'ont-ils pas poussé l'armée britannique à occuper Mossoul, restée, pourtant, dans le territoire ottoman par le cessez-le-feu de Moudros? N'est pas évoqué, non plus, le contre-feu sioniste allumé en Palestine pour contenir les feux du nationalisme arabe attisés par leur services. On peut regretter aussi la rareté des cartes. La collection dans laquelle est publié le livre ne le permettait peut-être pas. Les vastes et précises connaissances de l'auteur en sont restées, ici et là, comme retenues. Une question, enfin: pourquoi faut-il appeler le *Califat* ottoman, qui est son nom propre, par le mot d'empire que lui ont attribué les diplomates européens? Il y a, ce faisant, risque de confusion du sens historique, qu'on évite, par ailleurs, en ne traduisant ni Islam ni *jihād*, ni Shari'a ni Hadith.

**Brahim Boutaleb**

Université Mohammed V de Rabat